

TOGARCZUK Olga, Dieu, le temps, les hommes et les anges, Paris, Robert Laffont (trad. 1996), 2019

L'autrice – *auteur* étant devenu politiquement incorrect – ne vaut pas seulement le détour, mais bien le voyage. Non par le seul crédit du Nobel attribué à la « romancière polonaise la plus lue dans le monde », mais par le fait d'une originalité absolument convaincante : l'art et la manière très personnelle de saisir l'âme du temps, du lieu, du personnage et de l'offrir au lecteur façon *National Geographic Magazine* agrémenté d'un pointillisme poétique, éthique et philosophique. D'un côté le jaillissement de scènes de la vie quotidienne : des scènes courtes saisies dans l'âpreté d'une humanité en friche, sublimées par une écriture aussi naturelle que touchante et une religiosité aussi obstinée que rampante. D'un autre côté, l'enchaînement de ces scènes : un enchaînement qui progresse avec la rigueur d'un fil dramatique tendu à l'extrême. Une rigueur contaminée par la systématique d'un processus psychothérapeutique. Au final apparaissent d'un côté toute la douleur du monde (la Pologne villageoise sous les occupations nazie puis ukrainienne) dans une proposition convaincante de partage universel manqué, et de l'autre la monotonie d'une anamnèse dont la systématique professionnelle sous-jacente finit par interroger, voire déranger. Cette formule hybride saisit l'attention tout au long du voyage, tandis que monte imperceptiblement la lassitude d'un mode répétitif. Encore une fois, le Nobel de littérature (ici le 2018 remis en 2019) se démarque avec bonheur des Goncourt et autres Renaudot par trop commerciaux. Un ouvrage à lire de préférence par touches pointillistes toutes auto-suffisantes.

Jean-Marie Brandt, 27 décembre 2020